

pare de cet infortuné, le touche, le guérit, et le renvoie libre et désormais vertueux.

Il est donc vrai, Seigneur, que vous aimez la douceur et la miséricorde, parce que vous êtes vous-même doux et miséricordieux. C'est surtout par cette vertu, que David sut vous plaire, et qu'il fut un roi selon votre cœur. Son peuple le savait; et lorsqu'il voulait obtenir de votre bonté les plus précieuses faveurs, il ne croyait pas avoir de titre plus puissant à faire valoir auprès de vous, que la douceur de ce bon roi. Souvenez-vous, grand Dieu, s'écriait-il, souvenez-vous de David et de toute sa mansuétude: *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus* (1). Le peuple qui m'entend, ô mon Dieu! n'a-t-il pas droit de vous adresser une prière semblable, et de vous dire: Souvenez-vous de toute la douceur du Saint qui fait notre gloire, et répandez vos grâces sur un pays qui a été le sien; consolez-nous de vingt années de malheurs; accordez-nous une longue paix, pour cicatriser nos blessures; affermissez à jamais parmi nous l'édifice de la religion, qui se relève enfin sur ses antiques bases; rendez-nous la foi, la piété, toutes les vertus de nos pères, et que François de Sales sourie, du haut des cieux, à la régénération de sa patrie: *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus.*

Mais achevons, mes Frères; et après avoir vu dans François de Sales un apôtre zélé de la vérité, un modèle parfait de la douceur chrétienne, considérons-le enfin comme un véritable juste, accompli en tout genre de justice et de sainteté: c'est le sujet de la troisième et dernière partie. ....

(1) Ps. cxxxI, 1.

---

## PANÉGYRIQUE

DE

### SAINT VINCENT DE PAUL,

PRONONCÉ

DANS UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ.

---

*Unxit eum Deus spiritu sancto et virtute, qui pertransivit benefaciendo, et sanando omnes oppressos.*

Dieu l'ayant rempli de l'onction et de la force de son Esprit, il a passé sur la terre en faisant du bien aux hommes, et soulageant tous les infortunés. (*Act. x, 38.*)

C'EST un préjugé depuis long-temps accrédité dans le monde, que la piété chrétienne est une sorte d'égoïsme qui concentre l'homme en lui-même, une sécheresse et une insensibilité de cœur, qui, sous prétexte de n'aimer que Dieu, l'isole de ses semblables, et le rend indifférent à tout ce qui les touche; un enthousiasme vain qui, le transportant par la pensée dans le Ciel, en fait un membre inutile de la société humaine sur la terre; enfin un asservissement volontaire et puéril, qui, l'enchaînant dans un cercle étroit d'observances minucieuses, comprime l'essor de l'âme, et ne lui permet pas de s'élever aux choses vraiment grandes et dignes de l'immortalité. La Providence divine semble avoir eu dessein de confondre une erreur si injurieuse à la religion, en suscitant Vincent

de Paul, et montrant à l'univers étonné un humble prêtre qui, sans naissance, sans fortune et sans titre, n'ayant d'autre science que l'Évangile, d'autre philosophie que la charité, d'autres moyens que son zèle, conçut et exécuta des entreprises auxquelles n'auraient point suffi la puissance et les trésors des rois; érigea de vastes et innombrables monumens; fonda des sociétés entières de bienfaiteurs et de bienfaitrices de l'humanité; inonda plus d'une fois l'Europe désolée des flots de ses aumônes, qui, comme d'une source intarissable, ne cessaient de couler du sein de sa féconde pauvreté; devint le réformateur des mœurs de la chétienté, le propagateur de la foi chez les nations infidèles, le ferme soutien de l'Église, l'oracle du clergé, le conseiller des souverains, le nourricier des peuples; pourvut à tous les besoins, soulagea toutes les misères, arrêta le cours des calamités publiques; fut, en un mot, le Sauveur, si je l'ose dire, de toute une génération, le prodige de son siècle, l'admiration de sa postérité, le seul d'entre les saints à qui l'impiété elle-même n'ait pu s'empêcher de rendre hommage. Il était beau qu'un ministre de Jésus-Christ donnât un tel spectacle au monde, avant le temps où les sectateurs d'une fausse sagesse en devaient donner un si différent, et qu'on vit tout ce que peut la religion pour le bonheur des hommes, avant d'éprouver tout ce que peut l'orgueilleuse incrédulité pour leur malheur! Quelle réponse à tant de calomnies et de déclamations contre les prêtres, que la vie de Vincent de Paul! quelle réfutation de tant de satires et d'invectives contre la piété, que le tableau de ses œuvres! C'est ce tableau que je viens vous mettre sous les yeux, mes Frères, bien certain le l'impression qu'il fera sur vos cœurs.

Eh! qui ne serait ému au seul nom de celui qui va être le sujet de cet éloge? qui serait étranger à l'inspiration qu'il inspire? Venez, ô vous qui aimez l'église, contempler des vertus qui firent sa consolation et sa gloire. Venez, vous qui êtes sensible à l'honneur de

la patrie, applaudir aux grandes actions d'un Saint né parmi vos pères, et qui, devenu le bienfaiteur universel des peuples, fit chérir le nom français en tous lieux. Ames compatissantes, qui vous attendrissez sur les maux de vos semblables, qui vous affligez de ne pouvoir sécher toutes les larmes; venez apprendre par quels secrets la charité multiplie les ressources et opère les prodiges. Veuves, orphelins, vieillards, infortunés de toutes les classes, venez bénir la mémoire de celui dont l'immortelle sollicitude, cent cinquante ans après sa mort, continue de vous assister et de vous nourrir par les mains de ces généreuses filles, qu'il vous a données à perpétuité pour servantes et pour mères. Et nous, ministres des autels, venons nous instruire, et aussi nous confondre, à la vue de cet illustre modèle du sacerdoce. Mais vous surtout, ô mondains, que des doctrines mensongères ont séduits, venez déposer aujourd'hui vos injustes préventions; jugez par les faits, et dites-nous vous-mêmes si le parfait disciple de l'Évangile n'est pas le plus utile ami de l'humanité.

Tout le bien qu'on peut faire aux hommes, mes chers Auditeurs, se réduit à ces deux points : les rendre meilleurs et plus heureux. Or, qui jamais sut mieux atteindre ce double but que Vincent de Paul? qui lutta jamais avec plus de dévouement et de succès contre les deux grands fléaux du genre humain, le vice et la misère? Des volumes entiers suffiraient à peine au récit même abrégé de ses immenses services. Pour en donner du moins quelque idée, autant que le permet la brièveté d'un discours, nous diviserons cet éloge en deux parties nous vous entretiendrons dans la première, de ce qu'il fit pour rendre les hommes meilleurs, par la réformation efficace de leurs mœurs; nous dirons, dans la seconde, ce qu'il fit pour les rendre plus heureux, par le soulagement des maux publics et particuliers. Vous verrez en lui un digne représentant du Dieu de miséricorde, et comme un ange envoyé du ciel, qui n'a d'autre emploi sur la

terre que de la purger des désordres qui la souillent, et de la délivrer des calamités qui l'affligent : *Pertransivit benefaciendo, et sanando omnes oppressos.*

Mais qu'ai-je entrepris, ô mon Dieu ? qui suis-je pour peindre de si hautes vertus, et décrire tant de merveilles ? où trouverai-je ce ton simple et modeste, qui seul convient à l'éloge du plus humble des hommes, du plus éloigné de toute vaine pompe ? où trouverai-je en même temps ce langage élevé et sublime, seul proportionné à la grandeur incomparable de ses œuvres ? comment ne figurerai-je pas, en le traçant, le portrait du héros de la charité, si le même esprit qui l'animait ne daigne se communiquer à moi ; si vous ne venez, ô Esprit divin, m'éclairer de votre vive lumière, et m'échauffer d'un autre feu que celui de la trop faible éloquence humaine ? — *Ave, Maria.*

## PREMIER POINT.

Il y a environ un demi-siècle que l'esprit de rébellion et de discorde, de schisme et d'erreur, agitait toute l'Europe et déchirait l'Eglise. Depuis que de hardis novateurs, dogmatisant avec audace, avaient ébranlé les fondemens de la foi et brisé le frein de l'autorité et de la discipline, ce n'était partout que troubles que confusion, que licence effrénée ; les princes n'étaient pas mieux obéis que les pasteurs ; les lois divines et humaines étaient sans force ; et chacun, se faisant une croyance selon ses caprices, se faisait aussi une morale au gré de ses passions. La France, alors en proie à tous les désordres qu'enfante la guerre civile jointe à la guerre de religion, était un triste théâtre de scènes sanglantes et lugubres : les provinces étaient armées contre les provinces, les villes contre les villes, les sujets contre le souverain, les peuples contre les grands ; la division était à la cour, dans le clergé, dans les camps, dans les corps de magistrature, et jusque dans le sein des familles ; le pillage, l'incendie, les meurtres et d'affreux massacres signalaient tour à tour les triomphes et les vengeances des

partis contraires ; chaque jour voyait des autels renversés, des temples réduits en cendres ; la célébration des divins mystères, troublée par le bruit et le tumulte des armes, le sang de la victime adorable répandu sur le pavé du sanctuaire, et mêlé avec le sang des fidèles égorgés dans le lieu saint. Plusieurs des ministres sacrés avaient péri par le glaive, d'autres avaient cherché leur sûreté dans la fuite, d'autres, au milieu de tant d'alarmes, négligeaient leurs pénibles devoirs et leurs périlleuses fonctions ; les chaires étaient muettes, les églises abandonnées, les brebis du troupeau dispersées et errantes ; l'ignorance étendait ses ténèbres ; l'impunité multipliait les crimes, le vice se montrait sans honte, et, comme de nos jours, la plaie des mœurs semblait désespérée.

Telle était la situation de ce royaume, et de la plupart des états de la chrétienté, lorsque vers la fin du seizième siècle, Vincent de Paul reçut le jour d'un pauvre laboureur, dans un village presque ignoré du diocèse de Dax, au pied des Pyrénées. O heureux le toit de chaume sous lequel naît ce précieux enfant qui doit réparer tant de maux et faire reflourir, dans tant de contrées, la religion et toutes les vertus qui lui servent de cortège ! Destiné à d'aussi grandes choses que David, notre Saint n'a comme lui d'autre occupation, dans ses premières années, que de garder le troupeau de son père ; mais comme lui il est prévenu, dès cet âge tendre, et au milieu de ces humbles soins, des plus abondantes bénédictions du Ciel. La vue des campagnes, où il passe ses journées entières loin du commerce des hommes, élève ses pensées vers le Créateur ; le désert devient pour lui un temple, la prière remplit tous ses instans ; et dans ces faibles commencemens de la vie, où les autres hommes sont encore incapables de réflexion, un jeune pâtre est déjà familiarisé avec la contemplation divine. Une piété si rare, la pureté sans tache de ses mœurs, la solidité et la pénétration de son esprit, la candeur de son âme, une tendresse pour les

pauvres, qui allait jusqu'à partager avec eux ce qui suffisait à peine à ses propres besoins, un amour ardent pour la maison du Seigneur, et un zèle prématuré pour sa gloire, décelèrent les vues secrètes de la Providence sur lui, et firent entrevoir, sous les haillons du berger, le futur pasteur de l'Eglise. Admis au nombre des clercs, il apprit les élémens des saintes lettres, et fut ensuite envoyé dans la capitale du Languedoc, pour y faire, sous d'habiles maîtres, un cours complet d'études ecclésiastiques. Je dois, mes Frères, féliciter cette ville, célèbre d'ailleurs à plus d'un titre, de ce qu'elle fut alors l'école où se forma plus d'un saint; elle eut l'honneur de compter presque en même temps parmi ses élèves, Vincent de Paul et François Régis, ces deux hommes apostoliques dont la mémoire ne périra jamais, et que j'aime à contempler ici, un moment, à l'entrée de leur carrière, dont l'un sera dans l'âge mûr le fondateur et le chef d'une société nombreuse et florissante d'ouvriers évangéliques, et l'autre, dès sa première jeunesse, devient un des plus dignes membres d'une société déjà renommée pour de vastes conquêtes faites à l'Evangile. L'un, ne mettant aucunes bornes à sa noble ambition de gagner des âmes à Jésus-Christ, ne cessera de parcourir, avec ses coopérateurs, toute la France, et les enverra porter le flambeau de la foi jusqu'aux extrémités de la terre; l'autre, travaillant toujours seul, et obligé de renfermer dans des limites plus étroites les entreprises de son zèle, se contentera du titre d'Apôtre des Cévennes, et bravera tous les périls, subira tous les genres de privations et de souffrances, pour arracher à l'hérésie les sauvages habitans de ces montagnes. L'un parviendra à l'extrême vieillesse, soutenant jusqu'à la fin le poids de ses immenses travaux, et mourra paisiblement au milieu de ses prêtres qui le chérissent, et des malheureux dont il est le père, parmi les témoignages de douleur et de respect de la cour et de la ville; l'autre, gravissant, au cœur de l'hiver, sur des cimes

couvertes de neiges, et se traînant sur les bords des précipices pour chercher la brebis égarée, succombera dans la force de l'âge à d'incroyables fatigues. et expirera sur la paille, dans une pauvre cabane, délaissée en apparence de tout l'univers. Illustres rivaux! admirables saints! ils furent égaux en charité, en humilité, en dévouement; ils se consumèrent tous deux pour le salut de leurs frères, celui-là par un sacrifice plus lent, celui-ci par une plus prompte mort; tous deux sont la gloire de l'Eglise leur mère, de la France leur patrie, et de la ville qui fut en quelque sorte leur berceau: mais Vincent l'emporta par l'étendue des services, par la grandeur et la variété des œuvres, par les monumens immortels qu'il a laissés.

Reprenons la suite de sa vie, et ne nous arrêtons plus. Elevé au sacerdoce, il était déjà consommé en science et en vertu; il brûlait, nouveau Moïse, du désir de sauver son peuple, et de voler au secours de tant d'âmes qui périssaient. Va-t-il donc commencer dès lors son glorieux apostolat? Non. Il faudra auparavant qu'il apprenne tout ce qu'il doit souffrir pour le nom de Jésus-Christ; il faudra qu'il puisse parler, comme saint Paul, des dangers qu'il aura courus sur les mers, des violences et des outrages qu'il aura essuyés, de ses blessures, de sa captivité, de ses chaînes. Voyez-vous cette frêle barque, sur laquelle il vient de se confier aux flots? à peine est elle sortie du port, que des pirates africains fondent sur elle comme sur une proie; le saint prêtre est atteint d'une flèche, et son sang coule. Bientôt chargé de fers, il est conduit chez les cruels ennemis du nom de chrétien, et vendu comme esclave dans la barbare Tunis. Un impie renégat achète Vincent de Paul, le condamne aux plus durs, aux plus vils travaux, et l'accable d'indignes traitemens: mais, ô prodige! la patience héroïque du serviteur de Dieu, son inaltérable douceur, je ne sais quoi d'angélique qui respire dans ses regards et dans tous ses traits,

les soupirs ardens qu'on lui voit pousser vers le ciel, l'accent religieux et tendre avec lequel il chante les louanges du Seigneur, et répète, dans son triste exil, le cantique des enfans d'Israël exilés sur les fleuves de Babylone, touchent enfin le cœur de son impitoyable tyran; le remords entre dans l'âme de l'apostat; il déplore les vœux de son baptême violés, la religion du vrai Dieu trahie, une tête chrétienne souillée par le turban, le maître, en un mot, devient la conquête de son esclave. Vincent de Paul, heureux vainqueur, courageux fugitif, devenu le guide et le libérateur de celui qui l'avait si cruellement opprimé, l'encourage à se jeter avec lui dans un léger esquif pour fuir une terre maudite, emmène ainsi la captivité captive, et, à travers mille périls, va, jusque dans Rome, rendre à la sainte Eglise un transfuge ramené dans son sein pour toujours.

Ce fut là la première victoire de notre Apôtre, et comme son début dans une carrière qu'il va parcourir désormais à pas de géant. Comment le suivre dans une course si rapide? comment tout raconter? que nous reste-t-il, que de choisir, entre tant de merveilles, les plus étonnantes, et d'omettre, dans l'éloge d'un homme si extraordinaire, une foule de traits mémorables, dont un seul pourrait suffire à la gloire d'un autre que lui? Mais quelque pressés que nous soyons par l'abondance des faits, il en est un que nous ne pouvons passer sous silence, parce qu'il offre une leçon très-utile, et qu'il aura, comme on va le voir, les suites les plus importantes. Ecoutez, ô directeurs des âmes! et vous chrétiens, qui fréquentez peut-être, sans assez de précautions et sans une juste crainte, des sacremens salutaires, mais redoutables: donnez à ce récit toute votre attention.

Quelques années après son retour en France, Vincent, déjà renommé pour une multitude de conversions opérées par son ministère, et pour son zèle infatigable à évangéliser les riches et les pauvres, est appelé auprès d'un cultivateur mourant, qui avait té-

moigné le désir d'expirer entre ses bras, et qui jouissait d'une grande réputation de vertu. Il y court: mais, ô surprise! le Saint que l'esprit de Dieu éclaire, s'aperçoit bientôt que cet infortuné n'a jamais fait de confession entière; que, cédant à une faiblesse trop commune, il a toujours déguisé ses fautes les plus humiliantes, et qu'il est au moment d'aller porter aux pieds du souverain Juge les sacrilèges de toute une vie. Ses entrailles s'émeuvent, il frémit à la pensée d'un si grand péril; ses prières et ses larmes arrêtent la mort prête à frapper, et obtiennent au coupable la grâce de réparer enfin tant de profanations, par un humble et sincère aveu, qu'il dépose avec joie dans le sein du charitable ministre, et après lequel il rend le dernier soupir, en bénissant les miséricordes du Seigneur, et publiant à haute voix ses anciens crimes et son présent bonheur.

Cet exemple fit une si profonde impression sur le cœur de l'homme de Dieu, que, dès lors transformé en un autre Jean-Baptiste, il ne songe plus qu'à prêcher en tous lieux le baptême de pénitence. S'associant quelques prêtres zélés, il parcourt les bourgs et les campagnes, exhortant les pécheurs à fléchir la justice divine, à rentrer dans le fond de leurs consciences, à repasser leurs années d'égarement dans l'amertume de leur âme, et à découvrir leurs plaies les plus secrètes au médecin qui doit les guérir. O efficace de la parole des saints! partout où il fait entendre sa voix, les cœurs se brisent, l'air retentit de gémissemens et de sanglots, les larmes du repentir coulent en abondance, les peuples entiers viennent se jeter à ses pieds, en se frappant la poitrine, et confessant toutes leurs iniquités. Ce ne sont que conversions éclatantes, qu'inimitiés éteintes, qu'injustices réparées, que séditions ramenées au devoir, qu'hérétiques réconciliés avec l'Eglise; c'est l'ordre succédant à l'anarchie, la piété rétablissant l'empire de la paix et rendant à l'humanité ses droits; toutes les vertus prenant la place de tous les excès et de tous

les vices. C'est ici l'origine de ces missions fameuses, auxquelles la France entière dut alors sa régénération. De la Picardie et de la Bresse, où elles commencèrent, elles s'étendirent rapidement et avec d'incroyables fruits dans les autres provinces, jusqu'à ce qu'enfin le saint homme, consolidant son œuvre, fonda dans Paris sa congrégation de Prêtres missionnaires, société précieuse à l'état et à la religion, qui, honorée de la protection de nos rois et de l'approbation des souverains pontifes, eut bientôt des établissemens dans toutes les parties du royaume et dans les pays étrangers ; vaste corps dont il remua tous les ressorts pendant sa vie, qu'il continua d'animer de son esprit après la mort, et à l'aide duquel se multipliant, pour ainsi dire, il put exercer en cent lieux à la fois l'influence de son génie bienfaisant, et donner une direction nouvelle, et comme une impulsion décisive à son siècle. Tout s'ébranle, tout est entraîné, rien ne résiste : ce ne sont plus seulement les hameaux et les bourgades, ce sont les plus grandes villes, c'est Saint-Germain, c'est la Cour, qui retentissent des exhortations simples et pressantes, des instructions familières et pathétiques de Vincent et de ses compagnons. Le jeune Roi et la Reine régente, les princes et les courtisans suspendent, pour les écouter, les affaires et les plaisirs. L'émulation de réforme est universelle ; le retour à la piété, unanime ; l'ardeur pour les bonnes œuvres, égale dans toutes les classes. Les armées ne sont pas moins dociles que les citoyens à la voix des nouveaux apôtres, qui savent habiter sous la tente avec le soldat, suivent les marches et les campemens, et, comme les Lévités d'autrefois, portent l'arche sainte au milieu des vaillans d'Israël. On voit, à la veille des combats, les guerriers attentifs se presser autour d'eux, s'attendrir noblement au souvenir de leurs fautes et à la pensée des jugemens de Dieu, fléchir le genou pour recevoir le pardon du Ciel, et aller ensuite étonner l'ennemi par une intrépidité plus qu'hu-

maine. Que dis-je ? non-seulement la licence est bannie des camps, mais le repentir et la vertu pénètrent avec ces anges de paix jusque dans les prisons et les plus noirs cachots, et montent à leur suite sur les galères. Ces lieux d'horreur deviennent le plus glorieux théâtre de leur zèle : des cœurs fermés à l'humanité s'ouvrent à la religion ; des monstres farouches sont changés en agneaux, des forçats sont des pénitens. Il semble que le démon soit chassé de son propre empire, où, à la place des blasphèmes et des cris de rage, on n'entend plus que de pieux cantiques et des paroles de bénédiction. Qu'ajouterai-je après cela ? Tous les âges, toutes les conditions, tous les sexes participèrent au bienfait de ces prédications puissantes, que des hommes insatiables de travaux multipliaient d'une extrémité du royaume à l'autre, sans se lasser jamais. La France changea de face : les mœurs s'épurèrent et s'adoucirent, les passions se calmèrent, l'esprit de secte s'affaiblit, les factions et les partis peu à peu s'éteignirent, et d'humbles missionnaires, conduits par Vincent de Paul, préparent à leur patrie, après tant de dissensions et de malheurs, ce règne paisible et glorieux de Louis XIV, le plus bel ornement de notre histoire.

Qu'on vienne nous dire maintenant, si on l'ose, que la religion et ses ministres sont inutiles à la société, et qu'on doit les compter plutôt au nombre des charges que des ressources de l'état. O mille fois heureuse la nation à laquelle Dieu daigne, dans sa miséricorde, envoyer de bons prêtres ! ils seront les régénérateurs de la morale publique, les modèles de toutes les vertus, les instrumens de tout bien, et comme le ferment salutaire qui sanctifiera toute la masse d'un peuple. Eh ! quels autres que les ambassadeurs du Ciel pourraient pacifier la terre, guérir les cœurs ulcérés, éteindre les haines, rendre une conscience à l'impie, et la probité à l'homme injuste ; faire rentrer dans ses limites le torrent débordé des passions et des vices ? Aussi, quand le Seigneur irrité

veut exercer enfin contre une génération corrompue ses grandes vengeances, il lui ôte ses prêtres, ou lui en donne qui lui ressemblent, qui soient les complices ou les témoins indifférens de ses crimes. C'est alors qu'il ne reste plus qu'à pleurer inconsolablement sur des maux sans remède.

Personne ne sentit mieux cette vérité que notre Saint. Aussi aurait-il compté pour peu d'avoir ranimé la foi des peuples, s'il n'eût en même temps ressuscité dans l'ordre sacerdotal l'esprit de sa sublime vocation. Mais quelles difficultés n'offrait pas ce dessein, au milieu des désordres causés par les guerres civiles, des épaisses ténèbres répandues par l'hérésie, des coups funestes portés de toutes parts à la discipline ecclésiastique ! Il le faut avouer, la plaie du sanctuaire était profonde alors. Il entreprit néanmoins de la guérir ; et, chose admirable ! tandis que la réforme du seul clergé d'Italie suffit à la gloire de saint Charles Borromée, prince de l'Eglise romaine, et neveu d'un grand pape, saint Vincent de Paul, simple prêtre et fils d'un laboureur, réforma le clergé de France et celui d'autres contrées ; et ce ne fut pas là son plus grand ouvrage, ce ne fut qu'un de ses titres à l'admiration et à la reconnaissance des hommes. L'éducation des clercs avait été, jusqu'à lui, tellement négligée, qu'il n'existait pas encore, dans le royaume, de maisons destinées à les réunir sous les yeux de maîtres expérimentés, pour y être façonnés au joug des bonnes règles, et y faire l'apprentissage du plus saint des états. Ce fut lui qui nous donna les séminaires, ces berceaux de la piété cléricale, ces écoles de la science sacrée, que nous chérissons aujourd'hui comme la dernière espérance de la religion, comme l'unique moyen de perpétuer utilement le sacerdoce. Il établit encore pour les jeunes aspirans au sacrement de l'ordre, de pieuses retraites, dans lesquelles il les préparait, par une suite de fervens exercices, à recevoir, avec l'imposition des mains, la plénitude de l'esprit de Dieu : exerci-

ces dont la sagesse frappa tellement les premiers pasteurs et les souverains pontifes, qu'ils les adoptèrent et y assujettirent tous ceux qui voulurent entrer dans les rangs de la milice sainte. A ces premiers moyens si puissans, il ajouta dans la suite ces pieuses conférences dont la renommée publia le succès et les fruits dans toute l'Europe. On voyait accourir chaque semaine à ces religieuses assemblées, avec la fleur de la jeunesse ecclésiastique, des hommes blanchis dans le ministère, des pasteurs vénérés, d'illustres prélats, et enfin les plus beaux génies et les plus éclatantes lumières de l'Eglise de France. Le grand Bossuet, qui fut du nombre, attestait dans sa vieillesse, écrivant au pape Clément XI, que lorsque, réunis autour de Vincent de Paul, ils l'entendaient discourir sur les devoirs et les vertus du sacerdoce chrétien, tous croyaient entendre Dieu même leur parler par sa bouche : *Tunc impleri sentiebamus apostolicum illud, si quis loquitur tanquam sermones Dei.* Là on puisait le zèle ardent de la sainte doctrine, l'attachement aux règles et aux maximes de l'Eglise, la piété sincère, le dévouement sans bornes aux travaux et aux peines du ministère pastoral. Là on se remplissait de l'esprit des Jérôme, des Ambroise, des Augustin, ou plutôt de celui des apôtres eux-mêmes, dont Vincent était l'image vivante et le digne interprète. Dans ces entretiens, l'éloquence de la chaire s'épura : on y apprit à laisser les frivoles ornemens pour les beautés solides, à mépriser l'art des rhéteurs pour s'attacher à la simplicité évangélique ; et la prédication y prit cette forme auguste, ce caractère grave, touchant, persuasif, qu'on admira bientôt après dans les immortels discours des Bossuet, des Fénelon, des Massillon, des Bourdaloue. Le saint homme devint ainsi comme le père d'une génération nouvelle de prêtres fervens et accomplis, qui allèrent partout allumer le feu que Jésus-Christ est venu porter sur la terre. Il sortit de son école une foule d'orateurs sacrés, de directeurs des cons-

ciences, de pasteurs des paroisses, de savans, de docteurs, et enfin d'évêques, qui tous ensemble renouvelèrent et l'ordre épiscopal et tout le corps du clergé. On n'élevait plus aux dignités du sanctuaire que ceux qui avaient été formés par ses mains; et lorsque dans la suite, appelé par la confiance éclairée de la Reine régente à son conseil de conscience, il fut chargé de veiller aux intérêts de la religion et à la juste distribution des emplois ecclésiastiques dans tout le royaume, il ne fit, par son intégrité, sa sagesse et son inébranlable fermeté, qu'achever son propre ouvrage, en ôtant à la cupidité et à l'ambition toute espérance de parvenir, tirant le vrai mérite de l'obscurité où il se cachait, pour le placer sur le chandelier de l'Eglise, et remplissant par de si dignes choix les sièges et les prélatures, qu'au témoignage des plus illustres évêques du siècle suivant, le clergé de France lui fut redevable de toute la splendeur dont il brilla dans les beaux jours du règne de Louis-le-Grand. *Clero gallicano eum quo nunc etiam præfulget splendorem contulit* (1).

O Eglise gallicane si belle et si sainte, si féconde en grandes vertus et en grands talens! qui pourrait déplorer assez amèrement tes malheurs? où est maintenant ta gloire? toi qui répandis tant d'éclat sur la nation entière, et lui rendis tant de signalés services; qui donnas à nos rois leurs plus habiles ministres, et les plus fermes appuis de leur trône; à la France ses meilleurs écrivains, ses plus célèbres orateurs, tant de savans et de grands hommes presque en tout genre: toi qui, plus ancienne que la monarchie, civilisas les Francs encore barbares, et défrichas le sol encore inculte des Gaules; qui couvris cette terre long-temps heureuse de tant de magnifiques monumens; qui fus toujours si prodigue de tes trésors dans les besoins de l'état et dans ceux des pauvres: toi qui élevais l'enfance, qui instruisais la jeunesse et

(1) Lettres de Fléchier, évêque de Nîmes, au pape Clément XI.

l'âge mûr, qui consolais la vieillesse et l'infortune; toi qui faisais respecter les mœurs, plus nécessaires que les lois, et conservais le dépôt de la religion, cet antique et précieux héritage d'un peuple très-chrétien: comment as-tu mérité, par ces bienfaits, la haine de tes propres enfans? pourquoi t'ont-ils dépouillée, poursuivie le fer et le feu à la main, renversée dans la poussière et presque noyée dans ton sang? pourquoi, lorsque, hélas! tu semble à peine respirer encore, et que tu n'es plus que l'ombre de toi-même, leur fureur n'est-elle pas encore désarmée, et s'acharne-t-elle contre tes faibles restes, comme si rien ne la pouvait satisfaire que ton anéantissement total? Oh! que la postérité, plus équitable, condamnera sévèrement un jour tant d'injustice et d'ingratitude! oh! que frappée du vide immense que tu laisserais, en périssant, et dans la gloire nationale, et dans les institutions et les ressources de la patrie, elle déplorera amèrement l'aveugle fanatisme de ceux qui n'auraient pas eu horreur de te détruire! Mais, que dis-je? non; à Dieu ne plaise qu'il leur soit permis d'accomplir leur funeste dessein! Ah! puisses-tu sortir de tant de crises! puisses-tu renaître assez florissante encore, non pour exciter l'envie, mais pour attirer le respect de tout l'univers; assez puissante, non pour te venger, puisque rien n'est plus éloigné de tes vœux, mais pour répandre selon tes desirs de nouveaux bienfaits; assez ornée de science et de vertus pour que tes ennemis soient contraints de t'aimer, et qu'ils se punissent par leurs propres regrets du mal qu'ils t'ont voulu faire! Grand Dieu! suscitez au milieu de nous un autre Vincent de Paul, qui, arrachant encore une fois les épines de votre champ, y fasse germer une abondante moisson de pasteurs et de ministres selon votre cœur.

C'en est assez, mes Frères, je ne compléterai point le tableau que je devais vous présenter dans cette première partie; je ne montrerai pas la réforme ec-

clésiastique s'étendant, par les soins de ce saint homme, en Italie, en Savoie, en Espagne; je ne dirai pas les merveilles qu'opérèrent ses missions, et dans diverses contrées catholiques de l'Europe, et dans celles où l'hérésie domine, et jusque chez les peuples infidèles d'Afrique, où quelques-uns de ses prêtres subirent un glorieux martyre; je ne parlerai ni de la fureur des duels réprimée, ni de la licence des théâtres contenue dans des bornes plus étroites, ni des nouveautés dangereuses en matière de doctrines combattues, ni de l'autorité des jugemens du Saint-Siège maintenue contre leurs adversaires, ni de cent autres effets d'un zèle à qui rien n'échappait, et que nul obstacle ne pouvait arrêter; enfin je ne représenterai pas l'auteur de tant de biens, faisant plus encore par ses exemples que par ses travaux, triomphant du vice et de l'erreur, plus que par le charme de sa douceur et par l'ascendant de ses vertus, que par tous les autres moyens: digne ami de François de Sales, avec qui il pensait qu'on ne change les cœurs qu'en les gagnant par l'amour, et qu'on n'éclaire les esprits qu'en y faisant entrer la douce lumière de la persuasion.

Voilà donc ce que fit Vincent de Paul pour rendre les hommes meilleurs, pour la réformation efficace de leurs mœurs; il est temps de voir ce qu'il fit pour les rendre plus heureux par le soulagement non moins efficace de leurs maux. C'est le sujet de la seconde partie.

## SECOND POINT.

Je viens de fournir une longue carrière: celle qui me reste à parcourir m'épouvante. Je vais parler des œuvres de miséricorde de Vincent de Paul. C'est ici que je me vois comme lancé sur une mer sans fond et sans rive. Que puis-je faire, que de tendre la voile et de supplier le Seigneur qu'il daigne diriger lui-même ma course, soutenir mes forces et mon courage, pendant que j'essaierai de traverser cet abîme de merveilles?

Sont-ce les libéralités d'un simple prêtre que je vais raconter? ou sont-ce les effets d'une magnificence royale que je vais décrire? ou bien est-ce la divine Providence elle-même que je vais montrer descendue sur la terre, et cachée sous les traits d'un mortel, comme pour observer de plus près les besoins de ses créatures, soulager tous leurs maux, et les étonner par le développement subit de toutes ses ressources, par l'effusion inattendue de toutes ses richesses: il n'y a point d'image trop grande, point de figure trop hardie, pour vous préparer au magnifique spectacle que j'ai maintenant à déployer devant vous. Mais les momens sont précieux, hâtons-nous.

Vincent avait un cœur sensible aux misères humaines; il avait le génie de la bienfaisance, et comme le divin instinct de la charité. Dans deux paroisses dont il avait été successivement le pasteur, il avait établi d'utiles associations, destinées à soulager les malades, à nourrir les pauvres, à secourir tous les infortunés. Le Ciel répandit des bénédictions si visibles sur ces premiers essais de son zèle, que les principales villes de France lui demandèrent des institutions semblables, que chaque bourg presque et chaque hameau voulut avoir la sienne formée et dirigée par le saint prêtre. Il allait ainsi, étendant ses bienfaits en tous lieux; et partout où il passait, la misère et la douleur semblaient disparaître à son approche. Les choses en étaient à ce point, et Vincent était regardé comme le chef universel de toutes les charitables entreprises, et, pour ainsi dire, comme l'agent avoué de la miséricorde de Dieu parmi les hommes, lorsque la Providence mit sous sa direction une veuve riche des dons de la fortune, mais qui ne les estimait que pour les répandre; née dans les rangs élevés de la société, mais plus humble par ses sentimens que distinguée par sa naissance; d'un esprit brillant et cultivé, mais qui ne voulait plus d'autre science que celle de Jésus crucifié; infirme